



Robert Poulet

Handji



roman

La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles. Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et Cairn.info, qui ont réalisé le présent volume.

www.espacenord.com



F É D É R A T I O N
W A L L O N I E - B R U X E L L E S

© 2013 Communauté française de Belgique pour la présente édition

© 1931 Éditions Denoël et Steele

ISBN : 978-2-87568-036-5

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.
Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

Robert Poulet

Handji

roman

Postface de Benoît Denis



à Marie-Antoinette de T.

PREMIÈRE PARTIE

I

... Dans la solitude la plus réussie du monde, celle de la Guerre immobile. Les lignes autrichiennes sur le front de Petite-Russie. Entre deux hommes abandonnés par la destinée, cet être extraordinaire, une femme, vient par la voie la plus merveilleuse et la plus naturelle. L'abri auquel ils se sont adossés pour combattre, défendant leur vie et quelque chose de plus que leur vie, cette femme y brille comme une prune. Un obus les frappe. Plus tard, elle meurt.

II

L'ordonnance, en quittant l'abri, la nappe tordue sur l'épaule, avait fait un grand bruit d'assiettes sales. Puis sa bicyclette, revenue deux fois en sifflant, s'était enfoncée dans le prodigieux silence des marais.

Depuis, le lieutenant David Miszaliyn, serré entre les deux lits de sangles, regardait stupidement devant lui. Un homme maigre, aux membres trop longs, avec une jolie figure autoritaire. L'ombre de la tablette lui agitait sur la bouche un crucifix de condamné presque pendu.

À droite et à gauche, les embrasures déployaient deux étroites bandes d'étangs coupées de ciels. Toute la blancheur des parois de l'abri se perdait là, dans ces ouvertures d'un dessin si pur, d'une portée si longue ; la profondeur du Pripet y semblait jalonnée par quelques brins d'herbes dont les têtes suivaient la brise dans le béton, puis la quittaient toutes ensemble. Une brise pareille au souffle d'un voleur sous un lit.

... L'officier : au-dessus de son épaule, la présence d'un doigt invisible. Ce doigt s'avancait quelquefois, hésitait – laissait retentir les vagues dans les réseaux, couler un temps égal à celui qui précède le sang d'un martyr, – et se jetait tout à coup sur les pages du livre d'ordres, feuilletées, froissées, arrachées – rejetées aussitôt après sur la tablette avec une force et une habileté mécaniques, plus affreuses que tous les fantômes.

David Miszaliyn se reporta doucement vers la tête des couchettes, où sa main rencontra l'ouverture de la muraille. « Non !... Assez !... » se dit-il tout haut avec un écart, et il se mit à jurer d'une voix paresseuse, qui rentrait par degrés dans le silence de la pensée. Il savait qu'au fond de la fente se construisait un nid d'araignées d'étang, depuis une semaine. Et il se souvenait avec honte d'être resté des heures et des heures à suivre chaque jour le va-etvient des insectes...

... Les yeux et la bouche ouverts anguleusement. Le menton balancé comme un gouvernail. Baigné de grotesques délices !...

... C'était l'agitation des araignées qui captivait David. Cette agitation distribuée par fragments de secondes, transportée en grains de pollen sur des pattes minuscules, accumulée et dispersée dans des colloques. Pareille à l'incessante ouverture des fusées, une poussière vivante élargissait autour du nid son tranquille fourmillement. Tant d'yeux brillants, bien qu'invisibles, finissaient par faire paraître ceci : l'âme des araignées... À cette moisissure large comme la main, les microscopes de l'attention finissaient par imposer des dimensions urbaines. Regards, mouvements, antennes, traits, flottaient dans un ciel d'autre monde. On pouvait s'y enfoncer, s'y perdre sous les hypothèses et, tout à coup privé des privilèges de la proportion, serré entre des carapaces à demi désertes, voir jaillir de globes à facettes le témoignage d'une espèce de basse vie... La vie, sans ses retours, ses fautes, ses caprices. Et plus la vie pourtant qu'il n'en demeure sous l'assoupissement de la guerre, sur les lacs écrasés par l'image des soldats... Plus de vie qu'un homme seul n'en peut appeler dans un abri, n'en peut manifester par des gestes, des marches, des pensées : Usure d'une foudroyante vieillesse !... Les araignées recommencent, reviennent sans cesse, mais elles ne s'usent pas. Un solide, un

affreux courage !... Pour David, cette ville velue déployée au fond de la fissure avait fini par s'envelopper d'une buée brillante, hérissée. Il s'y plongeait, la face éternuée. C'était l'atmosphère même de l'ennui.

... Certes non !... Il ne se baissera pas aujourd'hui jusqu'à l'ouverture !... Il résistera au désir, qui le gagne, de poursuivre le souvenir et le regret des hommes jusqu'en ces obscures activités...

Plus que deux ans de vraie guerre, ces derniers mois de garde aux marais ont fatigué David. Qu'il regrettait d'avoir accepté une mutation qui l'isolait déjà, lui, Hongrois d'origine, dans une division du Tyrol ! Et le secteur où son nouveau régiment s'était répandu par vastes étendues, s'il demeurait des moins dangereux du front russe, lui faisait maintenant regretter tous les autres, et jusqu'au Carso frappé d'obus, farci de mines, mais où l'on sentait du moins frotter contre sa capote des coudes d'hommes vivants et des coudes d'hommes morts.

Le demi-bataillon que commandait Miszaliyn avait peine à garder quelque cohésion. Les herbes s'épaississaient entre les postes, réunis par des sentiers sans cesse noyés. Il fallait, au début de chaque semaine, marcher six ou sept heures durant pour inspecter une moitié du secteur. Les premiers mois, c'était la grande affaire de David, son agacement, sa préoccupation. Que ce mot devient doux à distance : une préoccupation !...

Le petit poste de la Citerne, voisin de l'abri du commandant, était toujours mal gardé, faute de troupes. David hésitait hargneusement, alors, avant d'en distraire un homme pour l'accompagner. Maintenant, cela se fait sans même qu'il y songe.

La ronde tournait autour des buissons, couchés en cercle dans une eau jaune où s'enfonçaient et remontaient, d'heure en heure,

les dessins des fleurs effeuillées. Vers 9 heures, au-delà du quatrième îlot de combat, une masse printanière s'élevait entre les lianes : le boyau, et tout se partageait dès lors entre la muraille de gauche, la forêt de droite, où couraient des allées qui se rejoignaient sous l'eau. Engourdis par l'habitude du printemps, les hommes des postes se dérangent à peine à l'arrivée de David. Il essayait de leur parler avec bonté, tandis que le sous-officier lui lisait un invariable rapport, mais ils l'écoutaient trop respectueusement, le visage couvert d'incrédulité, de vide et de sommeil, et David, soudain raidi, s'en allait sans un mot d'adieu, suivi par ces reconnaissances de journaux qui volent tout autour des postes.

Peu à peu, malgré la puissance presque magique des ordres, il se laissait oublier ces rondes déprimantes. Presque tout le jour, il restait maintenant assis dans la partie basse de l'abri, et son regard, en se retirant des embrasures pleines d'une Russie microscopique, s'émuoussait interminablement aux murs, aux meubles d'écorce. S'engourdir, perdre toute impatience !... Ne point calculer cette heure de midi qui devait ramener l'ordonnance avec les casseroles emboîtées... Une figure d'homme, un pas sur les planches, un regard qui s'oppose !... Le temps passait comme le brouillard à travers un bateau.

Que pensait David à l'instant ? Il voulait le savoir ; il arrêta le cours de la durée ; il saisissait sa tête à deux mains, d'un passionné geste sportif... Qu'il aurait aimé y surprendre une idée bien nette, indépendante, quelque chose de libre, de vigoureux qui l'aurait occupé tout à coup, par des calculs, des réserves, des soins !... Mais David ne pensait rien, sinon qu'il désirait de penser, et que cela n'était point une pensée... Pourtant, au milieu de sa recherche, et, pour ainsi dire, en s'y retournant, il apercevait une quantité d'images déclinantes qui venaient de traverser son

esprit !

... Sa mémoire s'élançait à leur poursuite, les manquait l'une après l'autre, les dispersait par sa précipitation même, et finissait par trébucher et tournoyer dans son propre vide, comme un chat étourdi par son ombre. « Je suis une brute, un imbécile, un être parfaitement ridicule et obtus ! » se disait David découragé de lui-même. Et il songeait que l'heure est lente ; midi, loin ; que tout recommencera demain, les jours qui suivent. Il le songeait une fois de plus, puisqu'il faut songer quelque chose.

L'accueil du lieutenant, à midi, surprenait l'ordonnance, qui admirait tant de bonne humeur chez un homme abandonné. La petite fièvre de son arrivée, le soldat croyait qu'elle durait toute la journée.

– Karl-Friedrich, viens ici, approche, parle !... As-tu convoqué, selon mes ordres, les deux aides cuisiniers, le caporal de liaison ?... Je veux les voir, entends-tu ? Je veux leur parler à cette même place, interroger leur figure !...

Cette voix rauque qui s'élevait pour réclamer des événements que David savait impossibles, impatientait David, il ne savait pourquoi. « On dirait que je perds l'habitude de ma propre voix ! » se disait-il en trépigant. Et le petit Tyrolien, vif et grêle comme un épi, qui disposait le couvert en feignant d'écouter, se raidissait deux ou trois fois sans répondre, les yeux arrondis, envahi par une brusque stupidité. Le lieutenant ne savait pas... ou il plaisantait... ou il devenait un peu fou : Quelle chose extraordinaire que la guerre ! « Animal ! relace mes guêtres... » jetait Miszaliyn désespéré. Assis brutalement, il respirait comme un nageur, le visage élevé, les doigts dans les cheveux de l'ordonnance agenouillée. Dans cette infirmité, dans cette impuissance, quel poids de guerre et d'ennui !

Rien ne changeait. Cet homme, qui ne savait que s'apporter

lui-même, engourdi par la discipline, David se retenait de le haïr. L'apathie, le sommeil, la monotonie du temps, c'était lui ! Qu'un jour pourtant une nouvelle, n'importe quelle nouvelle, surgît derrière l'armée, elle viendrait avec Karl-Friedrich, elle brillerait dans ces roues flottantes, par ce chemin où la relève n'était passée qu'une fois. Mais rien ! il suffisait à David d'apercevoir le visage du soldat au sommet de sa bicyclette, lorsqu'il débouchait du bois, pour comprendre étrangement l'impossibilité d'un tel message... L'être horrible !... qu'il lui fallait pourtant aimer, pour exercer un cœur menacé d'atrophie, tout de même que David, révolté par l'idée de nourriture, dont la raison d'être ne lui paraissait plus que d'entretenir son supplice, mangeait pourtant chaque jour avec un certain plaisir.

En un coup de faim, il tirait à lui son repas, dînait en chantonnant, dans l'ombre immobile de Karl-Friedrich adossé aux lits. Le bœuf, les légumes, les fruits, remuaient quelque temps de leurs afflux le corps de David, le soulevaient dans un enthousiasme. Et puis la fourchette retombait doucement sur l'étain, si doucement qu'on aurait dit que David craignait de signaler la fin de son repas, de réveiller l'ordonnance engourdie derrière lui, de ramener le bruit d'assiettes et de bicyclette qui le rendrait aux mauvais charmes de la solitude.

Maintenant, serré dans son linceul de sangles, il travaille à retirer son regard du dernier centre vivant de l'abri.

Pour transporter ainsi sa vue, David doit rassembler jusqu'au dernier élément les ressources de sa volonté. Il ne peut ni atteindre un état de rêve, ni reprendre, sur chaque horizon, la vaine épreuve de sa pensée. La nuit !... Il ne faut pas encore attendre cette chose tardive : la nuit !... L'esprit de David tourbillonne, pour la dernière fois avant sa congélation, croit-il, comme la crème d'une machine à glace. Et la fente aux araignées

de marais s'ouvre de nouveau sous sa main.

III

Bientôt, on dirait que la fente, les parois, le nid effiloché, les menus détails de la pierre, tout cela devient subitement grand : une araignée sort du nid. Sur la lisière d'ombre qui partage le plan inférieur de la fissure, des pattes rament intelligemment. Une paire de lueurs naît, les yeux, et se rapproche à toute vitesse, comme des phares.

... Repos de suivre ces mouvements, de s'abaisser, complaisamment puis malgré soi, à je ne sais quelle identification chatouilleuse !... Un moment, le dessin de l'araignée inscrit sur la lisière une sorte de perfection. La vie n'y paraît que par cette idée intense et précaire que le mouvement animé projette sur l'immobilité qui le suit. Puis tout se trouble ; un grouillement hexagonal se répand autour du regard, le divise, lui impose des impulsions contradictoires... Une deuxième araignée a passé sous la première, ponctuée de fardeaux, suivie d'une traîne ; toutes deux se séparent, s'éloignent, lassent l'attention trop écartée et participent tout à coup obscurément au réseau de travail qui entoure le nid, où tant d'yeux animaux font une irradiation, un tumulte, une lumière sans éclat et sans nom, jusqu'à tracer, dans cet espace à peine aussi large que la main, l'image d'un gigantesque enfer brillant. Le nid brûle de noir au milieu, se fixe, jette une nouvelle araignée sur la lisière...

C'est très intéressant, mais cela n'a fait passer que trois

minutes !... mettons quatre !...

David se lève avec une rage qui lui fait heurter du front le lit supérieur. « Ma casquette !... Mon manteau !... Dehors ! Dehors !... » – et il a jailli de l’abri avec un fracas délicieux, digne peut-être, idée excellente, de plusieurs hommes qui s’amusent... Ah ! ah ! Quels hommes ?... Il y a là quelque chose à examiner ! Supposons que... deux voituriers... sur une route... après une partie de quilles...

Conte que David se ferait à lui-même... Il réfléchit, s’arc-boute, s’interroge... Tout s’est enfui !.. « Aide-moi, réponds-moi, bon Dieu ! » grommelle-t-il dans un vide épouvantable. À qui parle-t-il ?... Il est seul ! l’escalier d’accès s’ouvre devant lui dans la terre... David ne peut même pas divaguer, jeter des sons incohérents ; il n’atteint personne, il se fatigue sans se distraire, et son extravagance n’existerait que pour lui. Il rit tout haut : Hahahaha ! !... sans envie de rire, par démonstration à lui-même. Le bruit qu’il a fait lui revient et ne le surprend pas... Même pas un frisson de lièvre qui détale derrière lui... La plaine est inerte... C’est comme s’il était mort !...

Un instant, par une sorte de mirage, David aperçoit ce front rouge, ce visage glabre et fin qu’il élève entre les herbes, comme s’ils n’étaient pas les siens. Il en a une fausse joie qui le fait de nouveau rire. Peut-être, se dit-il, une folie le prendrait, s’il n’avait pas sous la main certaines habitudes, comme d’aller visiter le poste de la Citerne. Il n’a pas d’illusions sur le divertissement qu’il y prendra, après tant de tentatives pareilles. Mais qui sait ? Un soldat mieux disposé ; une parole habile ; l’accent de l’amitié... David a pris son bâton, fermé l’abri d’un coup de pied. Il est parti à grands pas.

Le poste de la Citerne est formé d’un hangar engagé dans un

parapet circulaire et surmonté d'un arbre de guet. Au fond de la première prairie sèche qu'il traverse, David voit le poste se renfler sous les verdure, et l'arbre, où un homme doit se trouver enfermé, prend à ses yeux une silhouette vaguement humaine.

L'espoir s'est formé dans le cœur de David, et puis il reste suspendu, et David tremble. Ridicule qui l'exaspère, mais l'amuse aussi, et il soupire deux ou trois fois dans ces sentiments, comme un noyé gonflé d'une vie passagère. Formant diverses phrases joviales, le lieutenant a marché de moins en moins vite ; le voici à la chicane ; il frappe les lianes de son bâton, il s'arrête. « Comment ai-je pu m'imaginer ?... » se dit-il en promenant autour de lui sa vue et son ouïe, et une immense misère retombe sur son âme.

Tout le poste dormait. Un ronflement merveilleusement sincère et profond sourdait d'une terre pleine d'hommes nocturnes.

Maintenus jusqu'au jour dans une veille confuse et pullulante, non point face à l'ennemi, qui ne pouvait paraître, mais face à la seule guerre, tous ces soldats échappaient du moins à la contemplation des marais. Ils souffraient du froid, des écorchures, des poux, du sommeil. Cela remplissait suffisamment leur nuit. À l'aube, ils se jetaient là.

Ils dormaient. Leurs corps abandonnés jonchaient le hangar, mangeaient le sol comme une verdure. Le bruit qui s'élevait d'eux n'avait plus rien d'humain, semblable au bruit des chutes, au bruit des plaines fouettées. Leurs pieds mêmes, dont le poste est hérissé, participent visiblement au sommeil, cette absence épouvantable !... David passe sous eux avec une répugnance pareille à celle qu'inspire le voisinage des méduses.

« Le guetteur !... » Au pied de l'arbre, David appelle, a tout

juste le temps d'appeler, et s'enfuit pour avoir vu virer, dans l'ouverture du guet, un homme vacillant, gris, les yeux révoltés, la tête tordue par la fatigue. Le fusil déplacé a jeté le seul cri qui puisse, semble-t-il, jaillir d'une vie devenue presque minérale, et le retour de l'arme dans sa meurtrière résonne de nouveau quand David est loin déjà, furieux contre lui-même, poursuivi jusqu'à l'abri, ses marches, son lit de sangles, par un dégoût d'aliéné guéri.

Ainsi, malgré lui, chaque jour... Il y a bien des semaines que les réflexions de David sur lui-même, ses souvenirs, son histoire de paix, ont perdu leurs derniers prestiges...

« J'ai vécu trop tranquillement jadis, se dit-il, et pourtant, avec plus d'adresse, j'aurais pu tirer quelque parti de mon passé !... M'arrêter, m'appesantir sur deux ou trois aventures, au lieu de me perdre en petites historiettes sans cœur, qui se sont tout de suite éparpillées dans cette solitude !... »

Il cherche ces deux ou trois aventures qu'il aurait pu choisir. Il ne les trouve pas.

... Toutes ces femmes jeunes qui venaient le solliciter chaque jour, avant la guerre, en sa qualité de gérant d'une manufacture de parfums, lui avaient littéralement dérobé l'amour, la timidité, la constance. Leur souvenir ne lui disait rien, et même gâtaient tous ses autres souvenirs féminins. Une idylle propre à exciter la mémoire, cela com porte un parti pris, de l'émotion, de la suite dans les idées... Les grandes facilités que lui procurait sa profession, à ce point de vue, faisaient comme un revenu brillant, suspendu par la guerre, hors un certain reliquat destiné à être dépensé d'un seul coup.

Au début, lors de l'offensive de Pologne, les silhouettes tendres ou rebelles de ses ouvrières avaient donné à David

l'illusion d'une merveilleuse imagination. Inépuisable en anecdotes fines et courtes, égales et superficielles, il avait secouru à ce moment-là bien des camarades surpris par la guerre dans une passion. Hébétés, la mémoire encore vide, ils avaient connu de nouveau, grâce à David, le visage ordinaire de la vie, fait de petites circonstances. Mais cette prolixité de David n'avait fait qu'un temps. Les colères et les stupeurs étaient tombées. Les hommes s'étaient établis dans leurs souvenirs, avec tout le bagage de la paix. Et David avait pris conscience de sa pauvreté en entendant autour de lui s'élever enfin l'histoire des belles souffrances d'amour.

Perdus comme lui dans les plaines, ou élevés sur les Carpathes, cernés dans les bois, ces camarades du début cultivaient aujourd'hui une jolie douleur vivante. Jamais seuls !... David les enviait. Mais il en venait, par malheur, à accepter sa disgrâce.

À plusieurs reprises, même après son changement de secteur, il avait cru tenir quelque chose comme l'esquisse d'un lointain roman... Et il avait revu l'image d'une femme qui l'avait, lors de son stage à Marocz, poursuivi quelque temps de regards inutiles...

Ces regards reparaissaient dans l'abri, même ceux que David agacé avait cru éviter. Ils l'atteignent enfin, il les reconnaît ; ils sont là ! « Sur le palier, quand je reconduisais par obligation trois demoiselles frivoles, mes parentes, cette femme s'était arrêtée, et placée de profil le long de la main courante, attachait à nos adieux un regard courageusement suppliant.

»Dire que je ne croyais même pas l'avoir aperçue ! Trois baisers que j'ai distribués en riant, et dans l'ouverture de ma porte cette amoureuse s'est projetée, a lancé un geste, une parole que voici, me touchant le cœur à l'instant, après une longue

trajectoire à travers les limbes. Dans ces yeux, révélés aujourd'hui, un feu inconnu ; cette rage humaine qu'on appelle aussi : aimer... Destinée affreuse, qui me semblait folle ou comique au milieu des biens de la paix ! Me voici livré à moi-même ; et je comprends que mon âme, privée de cette destinée-là, est pareille à une bête vidée.

» ... Je donnerais ma solde, récemment augmentée d'une indemnité de séjour à l'étranger, pour une phrase entière que cette femme m'aurait adressée et que je pourrais me répéter ici mille fois sans l'épuiser, avec des nuances et des hypothèses toujours nouvelles, jusqu'à gagner vingt minutes environ sur chaque heure de solitude !... »

Bientôt ce demi-souvenir s'était évanoui dans l'inexactitude, et ce regret même, et le profil inutile sur la main courante du palier. David avait reporté sa pensée tout entière sur l'espérance d'une permission.

L'état-major lui tenait compte d'un voyage à Pest accompli pourtant à l'occasion du service. David ne pouvait justifier de la somme réglementaire, et ses propriétaires de la manufacture s'excusaient de ne pouvoir répondre pour lui.

« Je fais mon programme, s'était-il dit cent fois. Premier soir : Rue des Mille-Cuisses ; non, non, soyons sérieux. Premier soir : Visite à un institut d'adoption pour choisir une orpheline de cinq ou six ans qui m'écrirait bientôt une petite lettre chaque mardi, contre promesse d'une dot à sa majorité.

» Deuxième soir : J'aborde dans la rue la première « figure connue » que j'y rencontre et me fais inviter dans une famille nombreuse. Foyer, devoirs d'écriture, cris dans la salle de bain.

» Troisième soir : Rue des Mille-Cuisses... Non, le dernier soir seulement.

» Troisième soir : Grossier manque de respect à une voisine de

restaurant, prise à dessein trop élégante et jolie. Faire qu'elle me gifle. Que l'affaire ait des suites...

» Quatrième soir : Boisson. À la faveur de l'ivresse, quelque chose... quelque chose !... »

Mais ces programmes détaillés étaient devenus peu à peu intenables à force de réalisme, et David avait cessé de désirer cette impossible permission dont les délices s'étaient si rapidement desséchées dans leur fleur. Son imagination n'en pouvait créer d'autres, faute de parler, car la conversation est le ressort de la plupart des hommes.

... Une dernière ressource, ce tableau des vaines tentatives de David !... Les rectangles des embrasures étaient devenus verts comme le sillage des poissons, l'horizon passait maintenant au milieu des réseaux, et la brise s'était mise à chanter, au lieu de remuer d'énormes tiges. Une vague ronde et basse portait lentement l'obscurité dans la première partie de l'abri. D'un fabuleux arrière, un bruit de char parvenait à travers les forêts, mais un bruit inerte, presque naturel, dépouillé de toute amitié par les évidentes et décourageantes distances. On aurait dit que le jour s'en allait avec précaution, comme un gardien apitoyé sort d'une cellule...

L'ombre de David Miszaliyn fondait doucement autour de l'ombre des lits. Il se composait dans cet abri une nuit particulière, qui s'acheminait vers le couloir, vers l'escalier, vers l'ouverture. Un moment, elle égalisa tout l'univers autour d'elle, unit l'extérieur du béton à l'intérieur, le souffle de l'homme à l'immense vapeur du Pripet soulevée. Puis elle franchit le seuil, éteignit les reflets un à un sur les herbes et sur les étangs, mua la Russie déserte et courte en un bloc de vide noir dont le marbre croulait dans l'escalier. David recommençait à trembler. De petits

nerfs lui travaillaient les bras et les jambes ; il fumait à contre temps et son estomac s'abaissait sous une pression. Il était honteux de lui, malgré sa patience, et se proposait des problèmes infinis. Le monde n'existait plus, ni les hommes, ni cette guerre étrange où les seuls ennemis concevables étaient le jour et la nuit, le néant, le silence.

Il ne restait plus que l'angoisse sans nom d'un corps inutile, les chocs d'un esprit portant à vide, les mirages de la parole et du regard, dispersés ou décolorés tout à coup sur les déserts, et le poids de ces marais infinis, sans oiseaux, sans obus, enfermés plus dangereusement et plus réellement dans cette ombre que dans les rayons de la pluie et du soleil...

David, presque courant, faisait le tour de l'abri. Il était épouvanté. « Cela ne peut durer ! » criait-il à lui-même. Combien de fois avait-il employé ces mêmes mots pour exprimer le même ennui ?... Combien de fois avait-il ensuite bondi dans l'ouverture, pour y ramener bientôt après les mêmes pas alourdis !... Cette fois-ci, il peut encore résister un peu à cette impulsion. « J'en ai assez !... » Et il pensa tout à coup aux araignées qui poursuivaient leur cérémonie démoniaque au fond de la fissure du béton.

Un tas de livres était sous ses pieds, prêts à être brûlés le lendemain matin. Cette flamme devait le venger de tant de phrases infirmes, de tant de héros étrangers... Il les piétine... Sûrement, les araignées sortent du nid, évoluent, s'entrecroisent, portent des brins...

« Dans quelques minutes, j'irai me pencher de nouveau sur la fente. Je suivrai le travail des araignées, je verrai leurs yeux luire. Rien ne m'oblige à y demeurer longtemps, bien que, je le sens, ma sottise aidant... » David se trouvait dans la première entrée, la

tête repliée contre le plafond, les bras et les jambes écartés. Et soudain, pris d'une extraordinaire frénésie, il ramasse des livres à la volée, les jette vers la fente, bondit au milieu d'eux, reprend, froisse, pétrit, fourre de toutes ses forces des paquets et des paquets dans la fissure. Ses mains saignent, arrachées aux clous du lit ; David s'enivre de cette brûlure. Il court à la recherche du reste des livres, s'évertue à pousser jusqu'à refus à l'intérieur du béton cette masse palpitante de papier mêlé de sang...

Les derniers cahiers pendent au bord, le dos gonflé, noirs comme toute chose. David n'est pas soulagé ; il donne encore deux ou trois coups de pied dans l'espace, touche au hasard, éclate le revêtement, trébuche sur les montants des lits, et s'affale enfin là, le corps en désordre, tranquille pour une heure, occupé seulement par le battement de ses écorchures.

... Son uniforme débraillé... les livres détruits... la fente obstruée... David peut-il maintenant songer aux araignées, à l'affolement du nid, à sa destruction probable ?... Peut-il réellement y songer encore ?... Il essaye...

Pendant quelques soirs, à la même heure, il a vu venir un chat. C'était un animal épais, rouge, malade. Au bout de longues ruses, David était parvenu à lui frôler les poils du museau. Ses bottes le gênaient, et il avançait accroupi, la main molle, le visage amène. Cette recherche semblait amuser l'animal, malgré sa peur ; sans doute, il avait vécu à cette même place avec les bergers qui y venaient passer l'été.

Le chat reculait pas à pas devant l'homme, traversait avec lui la largeur de l'abri. Il finissait par sentir le contact du mur de l'entrée. De peur de l'effrayer sans retour, l'officier s'arrêtait, faisait flotter sa main. Il parlait : « Le beau, le bon chat !... Qu'il va être heureux ! Que son maître l'aime !... – Est-ce idiot ? se

demandait David : je parle à une bête... Cela se fait !... » et cette pensée le reportait à sa jeunesse, aux pieds de sa mère qui le rudoyait, mais retenait contre elle, avec des gestes doux, deux chattes minutieusement jolies.

... Elle les avait pourtant chassées à coups de seaux d'eau le jour où David avait failli mourir. Elle parlait aux chats ; David parle. Le chat rouge hésite. David lui touche la paroi de la tête. Mais le chat tourne, et s'en va tout le long du mur, les yeux dérobés tout à coup, comme découragé, déçu par cette caresse. David le laisse partir, moitié par calcul, moitié par indifférence.

Chaque nuit, plus gras, le chat rouge, et au bout de dix ou douze, il n'était plus revenu.

... Supporter ces nuits basses, qu'on dirait étendues sur une planète infernale. L'ennui, qui passait sur la journée comme un vent, s'est arrêté, s'est condensé, devient une forme et une chose. Plus un mouvement inattendu, plus un souffle où persiste du moins la ressemblance de l'haleine. Ce bruit merveilleux, un pas, n'abandonne plus même entre les sentiers ensevelis les traces qui l'évoquent encore. Rien que ces monuments de béton, enfermés dans la nuit, sur lesquels traîne la terre, des herbes sans racines et sans graines...

La bougie, droite dans son halo, jette sur David autant d'ombres qu'il le veut, et mécaniques, obtuses, dénuées de ces courbes à demi humaines qui troublent l'insomnie des enfants...

Le ciel doit être si couvert que la lune ne forme pas d'image, même à cet horizon tout voisin qui flotte sur l'anéantissement des marais.

« Je vais mourir, cette fois, mourir !... » David se traîne à l'escalier de la porte, et il ajoute simplement : « C'est encore raté

» Pas le temps ! Je te défends de compter le temps, tu entends ?... Je te défends ?... Qu'est-ce qui me défend de parler ?... Tout haut ?... La folie ! »

Que fait-il là, pourquoi demeure-t-il là, dans ce vide, non loin d'hommes pareils à des spectres rompus, plus las que lui-même, l'âme cachée par économie ?... Il les déteste... Assez !

« Qu'est-ce que je fais là ? » David boucle son ceinturon et s'élançe furieusement dans les marches.

Une ligne noire se détache alors des contreforts de l'abri et se dispose au-dessus de lui. Le ciel se bouche. David s'arrête.

L'ombre éternue ; un pas retentit ; un pied frappe deux fois le triangle de lumière. Un pas ! un pied !...

Tout devient étrange tout à coup. David recule dans l'abri, la main au cou, instinctivement tragique et militaire.

– Le lieutenant Miszaliyn ? demande une voix, et David fait apparaître en tournant autour de la bougie un visage casqué d'homme comme lui...

– Je suis M. le médecin Walter Orlando, adjoint à votre bataillon à cette date. Je vois qu'il y a un deuxième lit, dit l'officier inconnu. D'ailleurs, voici les ordres.

Il salue, s'assied en soufflant, retire des courroies en regardant David d'un œil un peu inquiet.

C'est un jeune homme pâle, noble. Légèrement voûté. Capable de politesse.

IV

Une joie si fébrile !...

– Écoutez, David, les derniers postes du secteur... Je vous assure : Je n'y suis pas encore allé !

– Diable ! Vous avez raison !... Je vous quitte. À ce soir, au déjeuner, à tout à l'heure... Mais, j'y songe, vous allez vous perdre au retour, malgré le grand luxe de points de repère... Écoutez-moi donc, Orlando !... Un instant, voyons, docteur ! Un instant !...

» Où allez-vous, d'ailleurs ? Quel chemin ?... Ce soldat ?... Non, mais ! regardez-le, qu'il est comique !... Très gentil, certes, bien noté ; mais pas très ouvert ! Ça ne fait rien, je les aime comme ça !... Comment voulez-vous qu'il comprenne votre charmant accent du Trentin ?... Et les postes 1 et 2 lui sont parfaitement inconnus, comme par hasard !... N'est-ce pas, homme ?... Non, ne répondez pas !...

» À mon grand regret, me voici obligé de retourner à l'abri : C'est à grand-peine que j'y parviendrai à l'heure de la fusée réglementaire... Je pourrais y manquer ?... Évidemment, si je ne paraissais pas dans les dix minutes, Scharnhorst, sous-officier commandant le poste de la Citerne, n'en actionnerait pas moins le signal : Ma présence n'altère pas la parabole de cet engin ; je l'admets, soyez content !

» Je ris : Excusez-moi !... Au fait, puisque vous y tenez, pourquoi n'irais-je pas avec vous, Orlando ? Ne vous agitez pas, je viens de réfléchir que c'est possible... Ce revirement vous étonne, n'est-ce pas ? Vous me connaissez encore peu, et vous avez une tendance à juger sur des aperçus, comme le prouve l'histoire de votre vie. À ce propos, dites-moi, j'ignore encore ce que vous avez fait de 1911 à 1913 ; tout au moins dans les mois d'été, puisque vous passiez l'hiver à Gratz, m'avez-vous dit, avec de fréquents voyages à Vienne. J'imagine très bien votre figure quand vous avez trouvé votre diplôme sur le lit, après votre tentative de suicide !...

» Le plus fort, c'est votre certitude d'avoir échoué à l'oral, car enfin, on ne songe pas à la mort quand on conserve la moindre arrière-pensée !... Il y a peut-être eu erreur de pointage, ou intervention politique, ou le professeur était étrange, comme on dit chez nous. « Étrange » : Vous comprenez ?... Pauvre Orlando ! Bien des fois déjà on a dû plaisanter votre visage trop esthétique !...

» Allons. Pourquoi pas ?... Le poste 2 n'est pas si loin, mais vous n'y découvrirez aucun malade, au sens exact du mot. Des hommes tristes, convaincus, stupéfaits. Des montagnards qui se sont tout dit... Un respect !... Cela m'agaçait au début.

» Moi-même, jusqu'à votre arrivée, excité par tout ce silence, cette humidité, ce temps qui passe... Orlando !... figurez-vous... Orlando !... »

Il courait derrière le médecin, parti presque malgré soi sur la piste. Orlando, ignorant les raffinements de la solitude, commençait à souffrir de celle-ci. Ces discours effrénés le rassuraient déjà, mais parfois l'effrayaient encore.

David le rejoignit et le retint presque aussitôt dans une ouverture de ruisseau. Il lui montrait les marais qui se soulevaient

au lointain sur de vagues croupes laiteuses, enfoncées dans le bas du ciel. Orlando écoutait David d'une oreille qui s'accoutumait en toute hâte, et contemplant avec plaisir cette plaine tout à coup dégagée des herbes, qu'il apercevait réellement pour la première fois.

Il se demandait si les couleurs des plantes étaient réellement si voisines, qu'elles formassent cette vague mauve à nuances, ou si l'épaisseur des nuages distillait une lumière spéciale, sommaire et fine, qui unifiât tout.

Walter Orlando était un être ardent, mais de dehors calmes. Sa conscience d'une inaptitude à se borner le faisait recourir à la dissimulation.

« Cet officier qui me tient depuis quinze jours des propos pareils, songeait-il, et qui paraît si gai, j'ai bien peur de lui voir perdre peu à peu la parole, le nerf !... Ensuite, sous ce ciel, un tête-à-tête affreux, comme au secteur voisin. Mon dernier compagnon était plus vieux, moins exigeant dans la vie. Il y avait la visite des shrapnells russes... Un piano, deux sergents équilibristes, des blessés, et malgré cela !... Ici, ce sera pire !...

» Que je regarde ce Miszaliyn... Il me ressemble, l'animal !... Plus sûr de lui, plus spontané, sympathique !... Ah, ça nous promet du plaisir !... Il faudrait que je me donne une curiosité subite, inattendue de moi-même... Si je reprenais mon manuscrit de sonnets italiens ?... Bon Dieu ! J'oublie sa confiscation, les circulaires de ministres sur l'usage des langues populaires !... Je rédigerai sans faute ce soir ma note de réclamation pour l'obtention d'une ordonnance montée, comme le comporte le terrain. Dieu sait si ce sera transmis réellement jusqu'au Quartier de division... Toujours stupides, ces états-majors ! »

Une photographie de gros carton lui marquait apparemment la poitrine. Il en sentit une fois de plus le contact et frissonna de la

tête aux pieds, comme s'il avait eu sur lui tout à coup la main de sa fiancée morte.

La voix infatigable de David lui parvenait çà et là aux oreilles, et paraissait ensuite se répandre à ses yeux, muée de sons en ombres, de mots en traits, de phrases en zones, sur le panorama déteint des marais :

« Cette eau fleurie qui s'étend entre les lignes...

» ... Battus par tous les saillants de la ligne...

» ... Les lignes au-delà, s'inclinant vers le nord... »

Walter interrompt David irrésistiblement :

– Les lignes, les lignes ! répète-t-il comme y songeant tout à coup ; mais où se trouvent donc les lignes ennemies ?

David s'était appuyé à un arbuste, la figure en sueur, tout haletant de paroles et de joie, pareil à une carabine déchargée. Il regarde vaguement dans l'ouverture du ruisseau et cherche involontairement dans l'horizon des parapets... imaginaires !

– Les lignes russes, dit-il, les lignes russes... C'est bien simple : Il n'y a pas de lignes russes !

Et il rit en secouant le corps à droite et à gauche, lève une casquette enthousiaste, vient à Orlando, dont il n'a même pas touché la main jusqu'à présent, l'embrasse, veut lui faire danser une polka ridicule. Le soldat s'assied derrière eux, accablé, la figure morte.

« Je suis stupide ! » se dit David. Il lâche Walter, fait toute sorte de gestes, parle maintenant par contenance et sans plaisir. Il explique au médecin stupéfait l'extrême largeur des marais, surtout à cette époque de l'année où s'achève la période des grandes pluies ; l'éloignement comique de l'adversaire.

– On prétend bien avoir repéré un poste aquatique la veille de

la Noël russe, mais cette date, je ne sais pourquoi, m'empêche tout à fait d'y croire. Mon prédécesseur avait envoyé en reconnaissance un sous-officier spécialiste, monté sur deux petits radeaux à courroies, la tête couverte d'un masque d'herbes. Parti depuis trois jours, on le croyait perdu (et non tué), lorsqu'il revint dans la nuit, riant comme un bossu, par une sorte de délire de la faim. Il racontait une histoire de cosaques. Selon lui, dans cette tache sombre, là-bas, au milieu des plus vigoureux roseaux, un être gesticulant lui était apparu, qu'il avait pris d'abord pour un singe. Mais un chœur avait surgi, tout auprès, d'un véritable buisson de chandelles, un de ces beaux chœurs convaincus que l'on entend dans l'église orthodoxe de Buda, avec des voix qui s'arrachent de la terre. Une face apparaissait entre les cheveux de l'être bizarre, une main bénissante, et des hommes à genoux persistaient à chanter en se balançant sur eux-mêmes ; des yeux pâles cherchaient le ciel : les bonnets de peau de mouton innombrables coiffaient les fusils, plantés par la baïonnette. Le sous-officier, interdit sans doute, restait là, visible, à dix mètres du pope.

« Il m'a vu, disait-il, il s'est tourné vers moi, et j'ai reçu dans le visage une bénédiction foudroyante qui m'a réveillé ! Quelle fuite ! Les nerfs fauchés, à la vue de nos premiers barbelés, j'ai dû me coucher sur le sol pendant quarantehuit heures. »

» L'ennemi aurait-il (je n'ose guère l'espérer) quelques îlots de combat sur les renflements qui soulèvent l'horizon, au Sud-Est, juste au fond de cette percée de ruisseau ?... L'ancienne ligne passait par là avant les inondations de 1915. On s'est battu corps à corps, par profonds bataillons, à la place même de ces étangs.

» Un obus est tombé ici dans la boue en novembre, ajoute David. Un énorme obus de destruction qui a lancé sur tout le

secteur une animation qui se répandait, qui s'élargissait comme des rides. Par malheur, l'obus était arrivé en longeant le front, avec une douceur extrême, et on pouvait craindre qu'il ne provînt de notre artillerie plutôt que des canons de l'ennemi. Les marais sont les marais... À mon avis, certains courants existent, plus rapides qu'on ne pense, et il serait possible, avec un peu de chance, de traverser l'étang en diagonale sur des bateaux plats.

« Il n'en pense pas un mot, se disait Orlando. C'est un espoir d'attaque, de terreur, de combat qu'il essaye de se donner tant il s'ennuie. » Orlando a grand-peine à retirer son regard de cet étrange horizon. Tant de grandes fleurs mauves dessinées par des herbes de variétés différentes et qui, par hasard, s'agrandissent vers l'Est, semblent compenser la perspective, se distribuer sur les marais aussi uniformément que les dessins du papier dans une chambre.

Si net, cet horizon, si frais qu'il paraît à quelques pas, et Walter sent une révolte en lui, qu'il dissimule avec inquiétude, contre l'absence de l'ennemi, le désert sentimental qui s'oppose et s'ajoute au désert naturel. Quel fantôme, ce bataillon tyrolien !

« Je me demande si ce lieutenant, par manque de culture, agitation, fausse allégresse, va finir par... m'aimer !... Encore pis si je prends de l'amitié pour lui, une opinion juste de la délicatesse de son cœur !... Je ferai mille manières pour lui parler, cela va devenir intenable. »

Il pense, comme suprême ressource, aux bouteilles de liqueur qui remplissent l'une de ses cantines, et, retourné vers David, ils se regardent en riant, renoncent à la ronde d'un commun accord, reprennent le chemin de l'abri. Le boyau vient et s'achève. Ils se donnent, en marchant, une singulière allure dégagée.

... Repris aussitôt par le foisonnement des herbes, le caprice

du sentier, l'eau noire et mauve, la solitude sans insectes et sans oiseaux. L'Europe épouvantablement centrale qui règne pour eux seuls. Les marais retombés, effacés comme eux, courent sans doute les attendre à d'autres ouvertures, les surveiller, s'assurer leur image. Pour la première fois, Walter sent l'heure qu'il est, la distance de midi, la distance d'un nouveau jour. Il imite David, parle, rit en même temps que lui. Le soldat les suit, la tête renversée sur sa baïonnette.

C'est un pays où les reflets remplacent les ombres...

Au sortir de l'Université de Gratz, Walter Orlando avait connu tardivement le sentiment de la famille. Son dernier examen passé, il lui restait encore une petite quantité d'énergie qu'il pouvait dépenser à ça : Compter sur ses doigts des parents, gens inquiets, timides, qu'il reconnut aimer ; des oncles, banquiers, qu'il adorait par intérêt d'abord, puis par une prédilection précipitée. Somme toute, malgré des folies, à ce tournant de sa vie, il se trouvait à l'improviste d'une fort acceptable moralité.

Autour de lui, conformément aux traditions, les jeunes médecins autrichiens avaient l'âme tranquille. Ils prenaient leur métier au sérieux, leur carrière matrimoniale, leur volontariat ; ils ne s'y exaltaient pas du tout. Pourtant, dans son uniforme neuf d'aspirant au service de santé, Walter sent encore bouger une jeunesse active et maussade. Il perd son argent à Brünn, où se trouve sa garnison, son innocence à Vienne, son égoïsme à Gratz, où il rentrait tous les samedis soirs. Ces trois villes se disputent ainsi son berceau.

Un jour de punition, il retourne chez lui sous vingt livres, tout prêt à charmer ses arrêts de rigueur avec de la philosophie. Un groupe de cadets forestiers l'attaque en riant au pont-levis des

remparts.

Il riposte ; ses amis l'entourent. Une formidable gaieté transporte de rue en rue, malgré le danger militaire, cet extravagant combat. Les aspirants se défendent à coups de livres, lancent des courges, ramassent des lattes de volets. Walter blesse deux cadets, leur passe sur le ventre, contreattaque, recule : il s'amuse, s'amuse comme un roi !

Adossé au rideau des boutiques avec quelques cadets égarés, les mains pleines de gravier qu'il fait pleuvoir sur le haut de la ruelle, il sent flamber en lui la même furie joyeuse qui disperse la ville et la nuit, les insignes et les lois, fait trépigner des chevilles claires le long des escaliers du faubourg, sous les toits, dans les étincelles du tram électrique, soutient le soir accoudé contre les tours, le pénètre, ne laisse plus, suspendues et frémissantes comme des dieux d'Homère, au-dessus des joies de frapper et de rire, que les lanternes en amphithéâtre où crépitent les livres, les graviers, les fruits volés, les piques de corporations. Dans le bruit, Walter fait de grands gestes, et tout à coup son ardeur tombe... Il regarde d'un œil froid, au milieu des tonneaux enchevêtrés, les visages des cadets qui se battent illuminés, les blessés hilares, les bourgeois patients, la police brutale et respectueuse. Et il s'assied découragé sur un appui de basse fenêtre, pris d'un détachement d'étranger, d'un rhume de la gorge, presque endormi.

Ces jeunes gens qui rugissent, il ne se sent pas beaucoup leur frère. Son excitation était tout individuelle. Eux, se groupant, croupe contre croupe, colère et rire contre rire et colère, ont formé une espèce de grosse bête.

– Moi ? un peu Suisse, se proclame Walter. À demi Italien !...

Un bras de jeune fille passe alors derrière son épaule et le tire dans la cuisine. Il entend des mots simples et tremblants : « Il vaut mieux !... Assez vous vous êtes battu... Il est juste que vous

échappiez à la police militaire... » Et le chant des cadets forestiers cernés dans la ruelle s'élève alors comme un phénomène lointain, étrange, décroissant, que Walter écoute, le front au carreau, entre les deux bras chauds d'une fille inconnue :

« Nous avons surmonté les pierres avec de hautes lignes d'arbres.

« Que l'orage les frappe ! Lance la foudre, ô Dieu ; l'éclair unit les cimes comme des perches de houblon.

« Lance la foudre !... »

Walter tient encore un livre sous le coude gauche, que la jeune fille lui prend dans le noir, et elle abaisse le volet. Assis sur les dalles, il ferme les yeux. Quand il les ouvre de nouveau, la lampe est allumée dans la cuisine, un visage tout moussieux le regarde à contre-jour.

Walter Orlando commence à se rendre compte vaguement de cette aventure.

– Vous lisez *Hermann et Dorothee* ? lui dit la douce voix. Pauvre jeune officier romantique !

Et il apprend en mangeant avec elle de la viande froide, qu'il est connu de Corinna zum Halse ; qu'elle l'a déjà, dans le monde, refusé à danser.

Elle est toute petite, de visage blanc et plat, avec des yeux de nouveau-né, une bouche ironique. Sa mère vit maritalement avec un éminent ministre. Au loin brillent les panneaux d'une bibliothèque à tomes et à poupées.

Walter sera puni d'arrêts redoublés, reverra souvent Corinna sous son vrai jour, se laissera donner par elle une affection massive, pure et moqueuse. Un soir, ils se fiancent, et Corinna propose à Walter de venir passer une nuit dans son lit. Elle est

Badoise, docteur en droit, et montre une âme chaste et scientifique qui sied à la finesse de ses traits. Walter trouve qu'elle ressemble à Marguerite diplômée.

Ils fixent une date pour l'amour ; leurs familles fixent une date pour les noces. Elle tombe malade et meurt, laissant Walter presque soulagé, tant il a fait d'efforts pour se maintenir à cette altitude. « Corinna, trop supérieure, tu emportes soigneusement jusqu'au dernier souvenir de toi !... » Sa jalousie, sa peur des maladies secrètes, son mysticisme positiviste, elle les avait réunis rapidement dans ses derniers bagages, tour de main de la bonne ménagère. Il n'y a plus même, à la gorge de Walter, le petit parfum qui se glissait dans ses baisers...

Une belle période de travail s'ouvre alors pour Walter Orlando, rendu à l'internat, célibataire à Vienne, bourgeois dans l'âme, d'une beauté de femme. Il prend un goût excessif à la médecine qu'il exerce, aux poètes italiens, à la philosophie épicière du socialisme. Son cœur est pareil à une entrée de café, avec deux grandes portes qui battent.

Il est catholique, malgré les impatiences anarchiques qui le prennent aux offices, à l'exposé du dogme. La religion lui rend bientôt de nouveau la familiarité de lui-même. À la faveur de la confession, il met ordre à ses sentiments, et ceux qui lui paraissent inhumains, il les arrange un peu. Que sa fiancée soit morte, cela ne lui apparaît plus très bien, ou du moins, malgré lui, il lui reste des arrière-pensées selon lesquelles il se pourrait qu'elle vînt ce soir frapper, bien que morte, aux carreaux de son appartement.

Il n'aimait pas exactement de la voir, mais de la toucher, de la sentir présente...

Un an plus tard, la conscience de Walter avait émergé de ces